

L'éducation : rempart contre la barbarie qui s'en vient ou moulage au salariat ?

Louis Marion

L'éducation : rempart contre la barbarie qui s'en vient ou moulage au salariat ? Doit-on la voir comme soumise à la société ou gardienne du phare ? Instrument néolibéral assujetti à l'économie ou résistance à l'obscurantisme ? Nous pouvons malheureusement à peu près dire tout et son contraire à propos de l'éducation dans notre société.

Il est possible par exemple de reprocher à l'école son retard face aux exigences des investisseurs, mais également son écoute face aux intervenants du milieu socioéconomique, cela dépend des valeurs et des attentes des uns et des autres.

L'objectif moderne et émancipateur de l'éducation a été détourné par le développement du capitalisme. Dans le contexte d'après-guerre, l'éducation au Québec reçoit d'en haut une nouvelle fonction : il ne s'agit plus de former un citoyen éclairé par l'acquisition d'une culture seconde, « centrée sur le savoir et acquise par l'adhésion volontaire de la raison plutôt que par la soumission à des autorités (1) », mais de former de la main-d'œuvre pour le capital.

Comme l'explique le sociologue Gilles Gagné, « parce que l'État assumait dorénavant, d'une manière explicite, des responsabilités économiques, on découvrait que le capital ne pouvait rendre productif un individu resté à l'état brut et que les entreprises cherchaient dorénavant dans la force de travail bien autre chose que du *temps de travail*. Tout comme l'État devait produire les conditions morales de la liberté individuelle où il avait pourtant son fondement, il fallait aussi produire les conditions intellectuelles de la productivité du travail [...] Et comme la « formation », en général, était déjà « chose publique » en vertu de la visée éthico-politique d'autonomie du citoyen, on convint que c'était chose publique aussi que de produire l'employabilité du travailleur. (2) »

Le « salut » social promis par l'école est devenu un « salut » individuel qui détourne de la mobilisation collective. Pour les pauvres, abandonnés au rapport de force qu'institue le pouvoir de la marchandise et de ses valets, l'école signifie l'espoir d'échapper à sa condition. Il faut bien entretenir l'espérance, pour les

individus qui sont potentiellement sous le joug de la précarisation mondialisée, qu'ils pourront se présenter munis de leur diplôme des HEC en administration des affaires au banquet où l'on termine de manger le monde.

Peu à peu, l'éducation à la liberté par l'initiation au savoir s'estompe au profit d'impératifs économique et technique. Les valeurs universalistes et l'usage public de la raison font place à l'arbitraire du consommateur dans le choix des pacotilles qui lui sont offertes par le marché global et qui lui paraissent indispensables.

À voir où nous en sommes rendus dans ce détournement des finalités supérieures c'est peut-être « l'Université toute entière qu'il faudrait abolir, tant il est vrai qu'elle contribue plus que tout à la dégradation générale de nos conditions d'existence, ne serait-ce que par la somme surprenante des programmes et formations nuisibles qu'elle se fait un plaisir *fou* à transmettre. Ses publicitaires, formés à l'art visuel, au marketing et aux « sciences » de la consommation, coloniseront nos désirs pour nourrir en croissance économique la méga-machine consumériste. Ses actuaire, allités quotidiennement aux folies de l'ingénierie financière, feront du monde un univers hostile où notre sort dépendra de l'efficacité abstraite des calculatrices boursières. Ses journalistes, du haut de leur neutralité *sanguinaire*, passeront leur vie à nous expliquer *comment* le monde tourne sans jamais nous dire qu'*il ne tourne pas rond*. Ses psychologues, tous convertis aux lois divines du *DSM-5*, travailleront d'arrachepied au formatage subtil des êtres à coup de détestables tests psychométriques et ô combien d'autres dispositifs de normalisation. Ses merveilleux sociologues d'entreprises sauront quant à eux *rendre la domination agréable* et une bonne part de ses chimistes, physiciens, ingénieurs en tout genre et autres scientifiques, alimenteront en innovations plus mortifères les unes que les autres l'avidité sans fond du déferlement technologique mondial. (3) »

Ainsi, « personne ne croit plus que ce que nous apprenons aujourd'hui puisse résoudre les *phénomènes* de demain; au contraire, il est quasiment

sûr que ce que nous apprenons aujourd'hui est de nature à les faire naître. (4) »

Mais malgré tout, si d'un point de vue écologique l'augmentation du nombre de voitures est le symbole de l'échec de l'école, il faut malgré tout faire attention à ne pas jeter le bébé de l'émancipation avec l'eau du bain scolaire. La critique de l'éducation doit demeurer une critique de sa marchandisation et du détournement de ses objectifs pédagogiques, non de sa nécessité comme médiation du « *devoir-être* » collectif.

La réponse à la question qui demande de savoir si l'éducation actuelle est susceptible de contribuer à résoudre les problèmes qui foncent sur nous, ou au contraire d'aggraver la situation dépend de la finalité que nous donnons socialement à l'éducation.

Les objectifs récents que l'économie a greffés sur la formation ne doivent pas nous faire oublier la finalité première de toute éducation aujourd'hui. Celle qu'Adorno affirme positivement comme un impératif : « *Exiger qu'Auschwitz ne se reproduise plus est l'exigence première de toute éducation.* Elle prend à ce point le pas sur toute autre que je ne crois en rien avoir à la justifier (5) ». Voilà la tâche et le rôle de l'éducation aujourd'hui.

Auschwitz n'est pas seulement à entendre comme un camp de concentration nazi en Pologne, c'est aussi une image réelle employée comme symbole de toutes les catastrophes déshumanisantes liées au développement de la barbarie rationalisée. Auschwitz n'est pas un accident dans l'histoire du progrès; il est au contraire lié au triomphe de la raison instrumentale et à la conscience réifiée par la technique et à l'indifférence au concurrent de l'individu monade dans son isolement. Dans ce sens, Auschwitz n'a jamais été aboli, car les conditions qui l'ont rendu possible existent toujours, et seule une éducation sensible aux valeurs humanisante a la capacité d'empêcher la reproduction du nihilisme totalitaire et le retour du refoulé sous n'importe laquelle de ces formes politiques possibles. Non pas que l'éducation aurait le pouvoir d'empêcher l'émergence d'individus malveillants et manipulateurs, mais elle aurait certainement le pouvoir d'empêcher les autres de le suivre. Contre la barbarie, il y a l'apprentissage de l'autonomie, « la force de réfléchir, de se déterminer soi-même, de ne pas jouer le jeu. (6) » Et c'est ce que font actuellement les étudiants qui se battent pour

défendre l'universalité et la gratuité scolaire, malgré l'idéologie barbare ambiante.

Adorno note que « si la barbarie, cette ombre épouvantable qui plane sur notre existence, est effectivement le contraire de la culture, il peut être essentiel que les individus soient *débarbarisés*. Débarbariser l'humanité est la condition même de la survie. C'est à cela que doit servir l'école (7) ». Il poursuit, « par barbarie, je n'entends pas les Beatles, bien que le culte dont ils sont l'objet en fasse partie, mais le pire : les préjugés insensés, la répression, le génocide et la torture; tout cela ne doit faire aucun doute. (8) »

Pour que la barbarie ne se reproduise plus, pour que les tragédies soient évitées, il faut savoir défendre une éducation capable de doter l'individu d'une culture seconde lui permettant d'avoir un recul sur lui-même, de l'émanciper de l'immédiateté de sa culture première maternelle et des préjugés qu'elle charrie. Sans cette culture seconde - celle normalement du cours secondaire, lieu où « la langue maternelle se trouve rationalisée et son expressivité ressaisie depuis les normes d'une tradition littéraire (9) »; - on peut penser que Steve Jobs est un grand génie de l'humanité et que l'ipad nous apporte le salut. Mais il peut y avoir des conséquences plus malheureuses à l'ignorance et à la fétichisation des moyens techniques. Faut-il rappeler que les bourreaux des camps de concentration nazis étaient en général des fils de paysans peu instruits (10) : l'éducation doit s'étendre pour éviter le pire.

L'école peut encore être le lieu où se forme la résistance à son instrumentalisation par l'économie à condition bien sûr qu'elle ne se soumette pas aux diktats de l'OCDE qui lui demande de participer à la dissolution déjà bien avancée de la société.

(1) GAGNÉ, Gilles. *L'école au Québec un système qui parasite des institutions* dans *Main basse sur l'éducation*, sous la dir de Gilles Gagné, Nota bene, 2002, p. 27.

(2) *Ibid.*, p. 14-15.

(3) Brochure anonyme, 2009.

(4) SLOTERDIJK, Peter. *Critique de la raison cynique*. Christian Bourgois, p.11.

(5) ADORNO, T.W. *Modèles critiques* (1965), Payot, 1984, p. 205.

(6) *Ibid.*, p.209.

(7) *Ibid.*, p.203.

(8) *Ibid.*, p.204.

(9) GAGNÉ, Gilles. *Op. cit.*, p. 61.

(10) Voir *Der SS-Staat* d'Eugen Kogon.